

A dark, atmospheric photograph of a room. The walls are covered in dark wood paneling. In the lower-left corner, there is a brick fireplace with a dark opening. In the lower-right corner, a dark wooden chair with a woven seat is visible. A chandelier with several lit lamps hangs from the ceiling, casting a warm, yellow light. The overall mood is mysterious and slightly eerie.

**NOUVELLES
D'UN MONDE ÉTRANGE**

Recueil de nouvelles fantastiques
des élèves de la 4ème C
Collège Jules Verne

NOUVELLES D'UN MONDE ÉTRANGE

Les élèves de la 4ème C

Sommaire

Apolline Dulac et Maia Duong, *Illan et les quinze miroirs*, p. 4

Camille Siaugues et Donatella Maria Teca, *Un couvent pas comme les autres*, p. 6

Enora Bardou et Marie Fanuchi, *Il défia la mort*, p. 8

Lyna Bessaoud et Etienne Eghiazarian, *Un voyage scolaire qui tourne mal*, p. 10

Juliette Dubois et Gaspard Lumineau, *La pièce noire*, p. 12

Ilann Boulivet et Rose Sudreau, *Le tour du monde*, p. 15

Gaspard Rimbourdin et Jana Sarhane, *Maitre Alexandrie*, p. 19

Jeanne Benoit et Honoré Chotard, *La Faucheuse*, p. 21

Manon Granger et Katie Kanieta Milongo, *L'enfant maudit*, p. 24

Simon Javel et Kenza Nidal-Mahamud, *Le manoir hanté*, p. 26

Océane Lozac'h et Victoire Mazevet, *La crainte du manoir*, p. 28

Sara Rodriguez-Casanueva et Lucas Tchabo, *Le château maléfique*, p. 30

Apolline Dulac et Maia Duong

Illan et les quinze miroirs

Je revenais dans mon château après un voyage en Italie. Comme à chacun de mes voyages depuis maintenant deux ans, je rapportais un miroir d'antiquaire pour le rajouter à ma collection qui en comprenait à présent quinze. La faim me gagnait alors je laissai mes valises dans l'entrée, et dis à mon majordome de me servir à dîner pendant que je me mettais à table. Lors de mon repas, la nuit tomba et le ciel laissa apparaître la pleine lune. Une fois mon repas terminé, je montai dans ma chambre pour accrocher mon miroir, qui se démarquait grâce à sa petite taille et à ses détails dorés sur les côtés ; je l'avais acheté dans un petit magasin situé dans une étroite rue peu passante. J'étais plutôt fier d'avoir trouvé ce splendide objet unique au monde. Je l'accrochai au mur entre les deux grands miroirs de Grèce et de Madagascar.

Une fois la tâche accomplie, j'ouvris mon armoire et me vêtis de ma robe de chambre bordeaux garnie de froufrous blancs au bout des manches. Je demandais à mon majordome de monter mes valises et les rangeai. J'étais à présent fatigué, alors, je me couchai dans mon lit à baldaquin et fermai les yeux.

Je fus réveillé par la soif et allai à la cuisine. Une fois revenu dans ma chambre, je remarquai quelque chose d'étrange.

J'étais si fatigué que j'avais l'impression de voir mon reflet s'allonger sur mon lit, tandis que j'étais assis dans certains de mes miroirs et je ne voyais plus mon reflet du tout dans les autres. J'étais sans doute juste épuisé. J'allai dormir en me disant que tout serait fini le lendemain. C'était la quatrième fois que la même chose arrivait cette nuit mais j'étais comme à chaque fois très fatigué donc je ne m'en inquiétai pas réellement. En me réveillant le matin, les miroirs étaient à nouveau normaux mais je sentais comme une atmosphère étrange. J'allai prendre mon petit déjeuner quand j'entendis un bruit sourd qui venait de ma chambre. Je remontai les escaliers quatre à quatre et me précipitai vers les deux grandes portes qui fermaient l'entrée de ma chambre. Mon miroir du

Brésil était tombé, je le ramassai pour le raccrocher mais en me relevant je vis que le phénomène qui était déjà arrivé quatre fois se reproduisait de nouveau devant mes yeux écarquillés, alors que j'étais bien réveillé. Je cherchai une explication rationnelle à cela et pensai à une blague.

Je demandai à mon majordome de rester dans ma chambre lorsque je n'y étais pas pour comprendre ce qui se passait, mais le phénomène n'arrêta pas de se produire sans éléments déclencheurs visibles. Cela arrivait de plus en plus fréquemment et seulement lorsque mon majordome se trouvait seul dans ma chambre, ce qui me poussa à croire que cette mauvaise blague venait de lui. Je pris la décision de le renvoyer. Il était bouleversé, je recevais chaque jour une lettre de sa part, me disant que ce travail lui était vital. Malgré son départ, les miroirs continuaient à faire toutes ces choses étranges, alors que mon majordome avait quitté mon château. Je le réengageai en m'excusant du quiproquo. Il reprit son travail habituel et le phénomène ne se produisit plus pendant plusieurs mois, ce n'était plus qu'un mauvais souvenir. Je pouvais à nouveau vivre et dormir sereinement.

Jusqu'au jour où les miroirs refirent la même chose, mais cette fois c'était en permanence, cela ne s'arrêtait pas.

Je me rendais compte que je perdais la raison. Je mis tous mes miroirs dans la cave, mais je les retrouvais accrochés dans ma chambre à chaque fois. J'essayai de les ranger plusieurs fois, mais en vain. Je ne pouvais plus vivre normalement, la folie me rongait. Je déménageai très loin sans un seul de mes miroirs et n'eus plus envie d'entendre parler de cette histoire. Je maudis tout miroir jusqu'à la fin de mes jours.

Donatella Maria Teca et Camille Siaugues

Un couvent pas comme les autres

Je me rendis au couvent de la forêt voisine, pour rendre visite à ma mère, la sœur Bernadette. Pour me rendre là-bas je devais emprunter un sentier qui traversait la forêt. Elle était sombre et épaisse, il n'y avait aucun signe de vie, pas le moindre bruit d'oiseaux. De loin le couvent semblait abandonné. À l'entrée du couvent je vis un prêtre, le père Jaquie-Michel, qui d'un air surpris de me voir par ici me dit :

« – Que viens-tu faire ici, jeune homme, tu viens prier la Sainte Vierge?

– Non, je viens rendre visite à la sœur Bernadette.

– Ah, je vois, tu vas donc rester quelques jours parmi nous?

– Oui, je vais surement rester un jours ou deux.

– Bien, alors bon courage. » Sur ce, il tourna les talons.

Après avoir entendu ces mots je ressentis un frisson me parcourir le corps. Ensuite, ma mère m'accompagna à ma chambre. Elle m'en voulait d'être venu la voir, elle me demanda même de rentrer tout de suite chez moi, ce que je refusai poliment. Ma mère m'installa et s'en alla, énervée contre moi, elle qui est si calme d'habitude. Cela me surprit. Fatigué par ce long voyage je m'affalai sur mon lit pour me reposer quelques minutes. Quand je me réveillai il faisait déjà nuit. Soudain, je vis quelque chose traverser la pièce et venir vers moi. Je crus que c'était un fantôme.

Je me dis que je devais rêver, donc je fermai mes yeux mais, quand je les rouvris, il était encore là. Une vague de chaleur m'envahit, je vis la porte de ma chambre s'ouvrir et plein de nonnes rentrèrent, elles avaient toutes les yeux blancs et elle ne portaient plus leur croix à leur cou. Toutes semblaient être possédées, mais ma mère me fit signe discrètement qu'elle ne l'était pas... Quand toutes les nonnes furent rentrées et rassemblées autour de moi, le fantôme se mit à me parler : « C'est moi, Gérard, qui ai possédé toutes ces

nonnes. Malheureusement, je ne peux posséder les hommes... ».

Je n'entendis même pas la fin de sa phrase, car je m'étais évanoui de peur. Je ne me réveillai que le lendemain matin. Il n'y avait personne dans ma chambre. Alors, confus, les jambes tremblantes, terrorisé, j'ouvris la porte de ma chambre et là, je ne vis personne. J'avais dû faire un cauchemar. Tout ce que je sais, c'est que le soir même je rentrai chez moi.

Enora Bardou et Marie Fanuchi

Il défia la mort

Je me réveillai au milieu d'une grande forêt sombre en ne me souvenant de rien. Je me mis alors à marcher en espérant trouver âme qui vive. Lors de ma marche nocturne des souvenirs me revinrent petit à petit. Je m'appelais Henri. Ayant reçu un héritage important je me dirigeais vers le Sud, dans une luxueuse calèche qui malheureusement avait eu un accident en chemin. Je compris alors comment je m'étais retrouvé ici, mes cheveux noirs ébouriffés, ma chemise en soie en lambeaux et mon beau visage égratigné.

Je continuais ma route des heures durant, jusqu'à arriver, au petit matin, dans un village typique de la campagne normande, qui me sembla tout de même étrange. On me recueillit dans l'une des maisonnettes pour la nuit. Je m'éveillai et je ne vis personne autour de moi. L'atmosphère était lourde, malgré l'adorable pièce où je me trouvais. Je sortis alors du logis. Il faisait déjà nuit. Je me baladais parmi les maisonnettes.

Quand je vis sur la porte de l'une d'entre elles deux yeux qui me semblaient vrais. Je sentis alors une présence à côté de moi, qui me donnait des frissons. Je me retournai soudainement pour apercevoir une grande silhouette vêtue de noir qui disparut sous mes yeux ébahis. Le lendemain je retournai devant cette maison qui semblait en deuil. Je me mis alors à questionner les villageois sans qu'aucun d'eux ne puisse me répondre. On se mit à me regarder d'un air étrange après que j'eus décrit la scène macabre de la veille à la quasi-totalité du village.

Le soir suivant, en me promenant sur le chemin du village, j'entrevis encore une fois deux yeux sur une porte d'où jaillissait du sang coulant sur le sol. Horrifié par cette scène, j'osai ôter les deux yeux de la porte et je m'enfuis en courant, laissant derrière moi une traînée de sang. Au petit

matin je fus pris de nausées en me remémorant cette horrible soirée ! Je finis par me convaincre que ceci n'avait été qu'un affreux cauchemar.

La nuit commençait à tomber quand je sortis prendre l'air et me reposer près de la fontaine. Un vieil homme s'assit à mes côtés et me demanda si j'avais enlevé les yeux. Sur le moment je ne voyais pas de quoi il me parlait, puis je compris que je n'étais pas le seul au courant des événements étranges qui se déroulaient la nuit. Il reprit : « Vous n'auriez pas dû les ôter de la porte... ». « Pourquoi ?! » Lui demandai-je. « Ne connaissez-vous pas la malédiction qui habite ce village depuis des décennies ? On dit que malheur arrivera à quiconque enlève les yeux de la porte condamnée. Celui qui le fait sauve l'âme des yeux ôtés et perdra les siens pour se faire pardonner. » Je partis en croyant l'homme fou, et allai me coucher. Quand je me réveillai mes paupières semblaient lourdes et, quand je réussis à les ouvrir, tout était devenu flou, puis, complètement obscur.

Etienne Eghiazarian et Lyna Bessaoud

Un voyage scolaire qui tourne mal

Après un départ de Nantes en avion lundi dernier, nous sommes arrivés au City Airport de Londres tard le soir. Il faisait nuit noire.

Mardi, nous sommes allés visiter Buckingham Palace. Si nous n'avons pas vu la reine Elisabeth II, la relève de la Garde était belle à voir.

Aujourd'hui nous sommes déjà rendus au troisième jour de ce voyage scolaire en Angleterre. Nous avons prévu, avec notre classe de quatrième et notre professeur d'anglais, de continuer à visiter des grands monuments de Londres. Au programme du matin : Tower of London, une forteresse historique qui a également servi de prison et de lieu d'exécution.

Cette journée londonienne commence par un English breakfast avec des œufs, du bacon et des haricots rouges. Pas de « cup of tea » pour moi mais plutôt un verre d'« apple juice ».

Nous avons prévu de quitter notre hôtel pour aller directement à pied à la Tower of London. Il nous faudra bien une bonne demi-heure pour s'y rendre. La météo est typique de Londres en cette période de l'année : déjà glaciale, avec un brouillard ... à couper au couteau !

Le départ est donné à 10 heures mais, trop tard, je m'aperçois que j'ai oublié mon portable à l'hôtel.

Le brouillard est vraiment dense et j'ai du mal déjà à tout apercevoir autour de moi. À tel point que je n'arrive plus à voir notre guide, devant nous, et même certains de mes camarades de classe pourtant pas bien éloignés.

Mes lacets étaient défaits ; je me penchai pour les refaire et, quand je me relevai, ma classe n'était plus là. Je cherchai de l'aide... mais personne. C'est alors que je me rappelai que l'on devait aller à la Tower of London. Par chance, le brouillard s'était éclairci un peu et je vis la prison.

Je m'y rendis donc et je pus y rentrer sans encombre. Je remarquai une cellule de prison et rentraï dedans. Ce que je vis me coupa le souffle je vis mon meilleur ami pendu ! J'essayai de garder mon calme mais tout à coup...

Aaaaaaaaah !

J'entendis un cri et me dirigeai vers sa source : j'avais l'impression que le cri venait de l'étage du dessous. Je descendis et ne vis personne, à part une autre camarade de classe pendue ! Je lui enlevai la corde du cou, mais malheureusement mon amie était déjà morte ; des frissons me parcoururent, et sur le coup j'eus tellement peur que j'eus du mal à retrouver mon calme.

Un nouveau cri retentit. Cette fois-ci je courus sans réfléchir et j'aperçus la silhouette du meurtrier. Je le pourchassai dans une folle course poursuite qui nous fit sortir de la prison. Je trébuchai encore une fois à cause de mes lacets, au point que ma tête tapa brusquement le sol et je m'évanouis.

Je me réveillai dans la salle de repos de la prison. Quand je vis ma classe au complet et une corde par terre, je ne savais plus si ce que je venais de vivre était réel, ou si tout cela n'avait été qu'un rêve...

Juliette Dubois et Gaspard Lumineau

La pièce noire

« Me voilà enfin arrivé ! » dis-je avec enthousiasme. En effet, je venais d’emménager dans un charmante petite maison blanche et pittoresque avec un joli toit vert. Elle me venait de ma tante Emma, emportée par une méchante grippe. La maison se situait au bord d’une rivière, à la campagne. « Chic, voilà des parties de pêche en perspective » me dis-je. J’explorais la maison meublée et remplie encore de tous les objets de ma tante. La pièce principale comportait une bibliothèque murale remplie de livres et de bibelots, un canapé délavé et une petite table de style nordique. La cuisine était modeste mais bien agencée et assez bien équipée. Ma future chambre était agréable. De belles tapisseries dorées et exotiques la décoraient. Mais ce qui attira le plus mon attention, ce fut le lit immense par rapport à la taille de la pièce. Je continuais mon exploration. Au fond d’un petit couloir étroit, se trouvait une impressionnante porte grise. J’ouvris la porte et je découvris avec surprise une grande pièce sombre, aux murs peints en noir et surtout sans aucun meuble ! Complètement vide ! « La maison était censée être entièrement meublée » dis-je avec étonnement et un léger agacement. « Que diable faisait ma tante avec cette pièce sans meubles ? À quoi pouvait-elle servir ? ». Étant décorateur d’intérieur, je voyais bien comment la remplir et la repeindre, mais je me serais bien passé de ce travail. « Mais bon, c’est mon métier de meubler, demain je remplirai cette pièce ». Un grand arbre devant la fenêtre obscurcissait la pièce. « Il va falloir que je m’occupe de cela aussi », me dis-je.

Dès le lendemain, je m’occupais de repeindre la pièce et d’amener des meubles que j’avais en réserve. J’étais assez content de moi. J’amenai un beau canapé fleuri de style Victorien, une table en bois ciré, quatre chaises assorties et un petit guéridon en bois massif. J’ajoutai aussi une petite

horloge en verre, une carafe italienne et quelques bouteilles de vin français dans un présentoir finement sculpté. J'étais aussi très fier de mon grand bureau et son charmant petit encrier bleu avec sa plume d'oie. Avec ses nouveaux murs jaunes, la pièce, quoique toujours sombre, était tout de même ravissante.

Épuisé par tout ce travail, j'allai me coucher dans ma nouvelle chambre, et je m'endormis rapidement.

Je commençai ma troisième journée dans la maison avec un sentiment de malaise que je n'expliquais pas. « C'est sûrement le déménagement qui me perturbe » me persuadais-je. Plusieurs jours passèrent et ce sentiment étrange se faisait de plus en plus oppressant. Je m'étais rendu compte que je n'étais pas allé, depuis un certain temps, dans la pièce qui était vide à mon arrivée. Je décidai donc d'y aller. J'entrai dans la pièce, et je m'aperçus que la carafe italienne, que je croyais avoir posée sur le guéridon, était sur mon petit bureau. « Cela faisait longtemps que je n'étais pas entré dans cette pièce, j'avais sûrement dû la poser là dès le début », disais-je en laissant échapper un petit rire nerveux.

Je décidai de prendre un livre et de m'installer dans la pièce jaune (c'est comme cela que je l'avais rebaptisée) sur le canapé fleuri. Après quelques heures de lecture, je m'assoupis. Je me réveillai en sursaut à cause de la sonnette de la maison. Et je découvris alors, avec stupeur, que je n'étais plus sur mon canapé mais assis à mon bureau ! Je n'eus pas le temps de réfléchir davantage à la situation qu'une deuxième sonnerie me poussa à aller ouvrir la porte d'entrée. Le facteur venait m'apporter un colis. Je le posai dans la cuisine et revins dans la pièce jaune, que je décidai d'inspecter. « Comment ai-je pu m'endormir dans le canapé et me réveiller assis au bureau ? ». Je me demandais si je n'étais pas devenu somnambule. D'ailleurs, quelle autre explication possible ? J'en restai là, mais j'étais très perturbé. Tout à coup, je remarquais que la carafe n'était plus sur le guéridon ! L'avais-je déplacée dans mon sommeil ? Je regardais partout autour de moi mais je ne la voyais pas. Je commençais à paniquer devant tant d'évènements étranges. Je me rendis dans la cuisine pour boire un verre d'eau et me remettre de ces émotions. Je vis le colis et décidai de l'ouvrir. Et ce que je vis que laissa sans voix : la carafe ! Elle était là, bien emballée... comme neuve. « C'est de la magie noire ! » M'exclamais-je ! « Quelqu'un me joue un mauvais tour ».

Plusieurs jours passèrent sans autres incidents. Je décidai d'aller à la pêche pour me changer les idées. Après quelques minutes, mon hameçon

accrocha quelque chose. Et je remontais une belle plume d'oie. Je la mis de côté en pensant agrémenter ainsi mon encrier d'une nouvelle plume. Un peu plus loin sur la rive, je vis briller un objet bleuté. Je m'approchai et découvris qu'il s'agissait de mon encrier ! « Mais que diable se passe-t-il ici ? ».

Je décidai de rentrer et j'allai m'allonger, épuisé par tous ces évènements. Je m'endormais rapidement. Je me réveillai dans la pièce noire. J'essayai de sortir, mais la porte était condamnée avec de grandes planches en bois. Je voulus m'enfuir par la petite fenêtre, mais elle avait disparu. Je commençais à paniquer sérieusement. Tout à coup, je me réveillai en sursaut. Sans trop savoir pourquoi, je me dirigeai au pas de course vers la pièce noire. J'arrivai devant la porte, mais, contre mon gré, je m'arrêtai. « Je ne peux pas ! ». Je ne pouvais me résoudre à ouvrir cette porte. Je fis mes bagages et partis à la hâte.

Ilann Boulivet et Rose Sudreau

Le tour du monde

C'était un dimanche banal, et pourtant, ce dimanche changea ma vie. Une vente aux enchères était organisée sur la grande place de la Rochelle. Je m'y rendis, sans trop savoir pourquoi. Les articles défilaient, mais rien ne m'intéressait. De toute manière, j'en avais assez de la vie que je menais, et j'étais lassé de tout.

Il grêlait ce jour-là, donc une dizaine de personnes seulement était présente. Je décidai, comme je m'ennuyais, d'observer les acheteurs potentiels. Il n'y avait que des vieux hommes riches, accompagnés de jeunes filles. C'était ridicule. Chaque homme faisait gonfler sa fierté en surenchérissant sur chaque objet, alors qu'ils n'étaient même pas intéressés. J'allais me lever, fatigué d'entendre le bruit qui résonnait du marteau sur le bois. Quand, soudain, le vidéo projecteur s'alluma et une photo s'afficha.

Une photo d'un grand voilier apparut. Il était majestueux, mais très abimé, délabré même. Premier prix : cinq mille euros. C'était tout ce que je possédais. Je n'arrivais pas à quitter ce bateau des yeux, j'y sentais une attraction familière. Je fis signe que j'étais intéressé, sans trop réfléchir. Personne ne réagit : ils étaient surement trop habitués au luxe pour avoir envie d'acheter un bateau si sale et abîmé, avec la voile déchirée. J'étais troublé par ce qui venait de se passer, entre cette simple photo et moi. J'hallucinai, c'était sur. J'avais eu l'impression de retrouver un vieil ami, comme si je connaissais déjà ce bateau.

Puis, d'un coup, je m'en rappelai ! Mais oui ! Comment avais-je pus oublier ? Le voilier avait appartenu à mon grand-père !

J'étais encore dans mes pensées, quand un homme m'interrompit et me proposa de m'emmener voir le bateau quasiment en ruine, au port. Je le découvris alors. Il était crasseux et très ancien. Mais on avait une connexion tous les deux. Mon cœur avait agi à la place de mon cerveau. J'y avais déjà

passé quelques étés dessus, et je me souvenais même de sa coque en bois vernie, d'un beau marron chaud et éclatant. Je commençai, je l'avoue, à regretter, car je n'avais aucune expérience marine.

Une fois la transaction effectuée, je montai sur le bateau. Malgré la grêle et la nuit qui commençait à tomber, je courus sur le parquet ancien, et me dirigeai vers la cabine. Je trouvai alors une photo de ma grand-mère, avec le cadre en verre brisé. Elle était décédée à ma naissance. J'eus un pincement au cœur à l'idée de ne pas l'avoir connue. Quant à mon grand-père, il était décédé deux ans plus tôt. Je voulais à tout prix leur faire honneur, oh que oui. Et pour cela, j'allai entièrement rénover le voilier, de mes propres mains.

Deux mois s'écoulèrent. Mon voilier était maintenant magnifique, et ressemblait le plus possible au bateau de mes grands-parents. J'avais même réussi à passer mon permis bateau. À ce propos, le moniteur du permis m'avais mis en garde et prié de ne pas utiliser ce voilier, une fois l'avoir aperçu. Il avait finalement accepté de monter sur le bateau, mais semblait vraiment très effrayé, ne voulant pas m'expliquer pourquoi. Il était très vieux, et devait sans doute être un peu sénile. De toute façon, moi, j'étais très impatient de partir en mer avec mon tout nouveau, comme j'aimais l'appeler, yacht.

Un jour, mon vieil ami Antoine, accompagné de son chien, vint pour la première fois me rendre visite, sur mon bateau tout neuf. Tout à coup, son chien se mit à aboyer extrêmement fort, en direction de la cave, au fond. Il commençait à se jeter contre la porte, avec des aboiements de rage.

C'était le seul endroit du bateau que je n'avais pas rénové, car je n'avais pas réussi à ouvrir la porte. Puis, le chien stoppa ses aboiements bruyants. Il semblait avoir peur. Il était parti se réfugier derrière son maître, et on pouvait apercevoir de la frayeur dans ses yeux.

Une fois mon ami et son chien partis, je forçai, inquiet, la porte de la cave, mais n'y trouvai rien excepté de la poussière et des babioles.

Bien plus tard, par une nuit d'été, un bruit sourd me réveilla de mon sommeil. Je n'étais toujours pas sorti en mer, mais j'avais quitté mon travail et mis en vente mon appartement. Je voulais profiter pleinement de mon voilier, et y finir ma vie. J'avais planifié un départ fin juillet pour faire le tour des Baléares, mais quelque chose en décida autrement. Etant réveillé, je sortis de ma cabine pour voir d'où venait ce bruit. Je ne voyais pas grande

chose, mais mon bateau était toujours attaché, et ne paraissait pas bouger. Je décidai alors de me rendormir.

Le lendemain, je me levai de bonne humeur, tout content car ce jour là je devais aller acheter de nouvelles cordes pour ma virée dans les îles espagnoles. Cependant, quand je sortis de ma cabine, j'étais au beau milieu d'une étendue d'eau, sans aucune terre à l'horizon. Quelle panique ! Je n'en avais jamais vraiment parlé à personne, mais les tempêtes étaient ma plus grande frayeur, j'irais jusqu'à dire une phobie. Je n'essayai même pas de comprendre pourquoi, je cherchai tout de suite ma position sur mon GPS, et je retournai le plus vite possible au port. Quel soulagement d'être rentré avant la nuit ! Avec ma phobie des tempêtes, naviguer loin des côtes m'effraie. Il était grand temps d'acheter de nouvelles cordes, j'étais persuadé qu'une de celles-ci s'était rompue et avait causé mon escapade nocturne. Pourtant, en vérifiant, je constatai qu'aucune d'elles n'avait été abimée.

Ce soir là, je m'en souviens, j'avais attaché mon bateau cinq fois pour être bien sûr qu'il ne parte pas cette fois-ci. Je pouvais enfin m'endormir sereinement sans avoir rien à craindre. Aucun bruit ne me réveilla, et je fus bercé toute la nuit par les bruits des vaguelettes du port contre ma nouvelle coque vernie. En me levant, j'avais d'abord observé que les cartes du monde, habituellement rangées dans mon placard, étaient sorties. Sur celles-ci, il y avait tracé la route du tour du monde en rouge. Je ne comprenais pas, comment avait-elles pu sortir de là ? Quelqu'un serait-il monté à bord du bateau ?

Ou bien le bateau était-il hanté ? Rêvais-je ? Je me retournai et je vis la porte de la cave grande ouverte. Je détournai mon regard, et remarquai l'étendue d'eau turquoise autour de mon bateau. Non, ce n'était pas possible, pas une nouvelle fois. Je sortis en vitesse sur le pont, j'eus un instant pour voir la mer à perte de vue mais, trop ébloui par le soleil réfléchi sur l'eau, et en état de choc, je tombai raide dans les pommes.

Quand je me levai, je voulus croire à un cauchemar. Mais, en me levant, je vis que la situation n'avait pas changé. L'eau et sa couleur cyan étaient toujours là, les cartes toujours sorties, et cette porte toujours ouverte. Je m'effondrai en larmes. De nature persévérante, je ne cherchai même pas à comprendre, je repartis directement en direction du port.

Ne voulant pas abandonner, et croyant que tout était dû à une faute de ma part, je me rendormis dans mon bateau la nuit suivante. La même mésaventure se reproduisit. Cependant, cette fois-ci il y avait une lettre sur les cartes, une lettre signée de mon grand-père. J'étais totalement perdu, et

me croyais fou. Je décidai de quand même lire la lettre, et je me souvins. Je me souvins de nos ballades en mer, de nos déjeuners sur ce pont, de nos pêches sans rien attraper, et de nos promesses sur le tour du monde. Mais oui ! Le tour du monde ! Quelle aventure magique ! Mon grand-père et moi nous étions promis de le faire ensemble un jour. Je me trouvais aujourd'hui sur son bateau, mais lui, y avait laissé son âme et ce rêve. La lettre datait de cette nuit, le bateau était habité par l'esprit de mon grand-père et son envie inachevée de ce tour du monde. Mon amour pour lui et mes souvenirs d'enfance en main, me poussèrent alors à entreprendre ce périple. Sans y réfléchir deux fois, je mis cap sur le Sud, avec, comme seul compagnon, mes souvenirs d'enfance.

Jana Sarhane et Gaspard Rimbourdin

Maitre Alexandrie

Ce matin, en me réveillant, j' a vais trois appels en absence d'un numéro inconnu.

Je n'y ai pas forcément prêté attention. Comme tous les matins, j'ai pris mon petit déjeuner. Quand je suis arrivée à ma voiture, sur mon pare-brise se trouvait une enveloppe. Je l'ai ouverte et ma gorge s'est serrée quand j'ai lu le mot : « PROFITE BIEN DE CETTE JOURNEE, CE SOIR TU NE SERA PLUS DE CE MONDE. »

J'ai démarré ma voiture, je n' avais que quelques kilomètres pour arriver à mon bureau.

Je suis arrivée devant mon cabinet où je viens d'être promue associée.

Je suis avocate dans le droit pénal, j' ai donc à faire tous les jours à des meurtriers que je défends.

Comme tous les matins, Sarah mon assistante m' a apporté mon courrier et un grand café noir .

Elle m'a dit aussi avoir reçu un cadeau pour moi ce matin et elle s' est empressée d'aller le chercher.

Elle est revenue avec un énorme bouquet de roses rouges. J'ai compris en un instant que l' enveloppe qui se trouvait sur mon pare-brise ce matin et ce bouquet pouvaient peut provenir de la même personne. Dans ce bouquet il y avait une même enveloppe. Cette fois-ci j'ai enfilé des gants en plastique pour l'ouvrir. Il y était écrit : « DEUXIEME AVERTISSEMENT, PROFITE BIEN DE TON DERNIER CAFE ».

J'ai jeté immédiatement le bouquet dans ma poubelle, je suis sortie de mon bureau et j'ai jeté un œil sur tout ce qui m' entourait. J'ai fait signe à Sarah de venir tout de suite.

Je lui ai demandé qui était venu livrer le bouquet. Elle me répondit un livreur, il y a moins d'une heure. Je me suis installée toute tremblante dans

mon canapé, en réfléchissant à la personne qui aurait bien pu m'envoyer toute ses menaces.

Était-ce un client mécontent ? Était-ce un collègue jaloux de mon arrivée dans le cabinet en tant qu'associée ?

Je ne comprenais pas qui pouvait m'en vouloir à ce point .

J'ai décidé de prendre tous mes rendez vous comme si de rien n' était, je ne voulais pas que la peur m' envahisse.

Arrivée à l'heure du déjeuner, j'ai proposé à mes deux collègues d'aller au restaurant pour leur parler de ce qui s'était passé le matin. J'avais fait une liste de clients dont je n'avais pas gagné le procès et qui étaient emprisonnés depuis.

Evidemment, étant incarcérés ils pouvaient avoir des complices à l'extérieur.

Louis et Jacques m'ont dit de suite de ne pas m'inquiéter et que c'était monnaie courante dans ce milieu.

J'ai décidé de partir plus tôt, d'aller chercher ma fille à l'école et de nous préparer un bon diner. En ouvrant le portail de chez moi, j'ai trouvé un paquet. J'ai dit à Laure ma fille de rentrer à la maison pour l'ouvrir. J'ai poussé un cri d'horreur : c'était un cœur d'animal ensanglanté.

Au même moment, mon téléphone a sonné. Une voix masculine a prononcé ces mots : « Chère Olivia tu va mourir ce soir ». J'ai décidé de prendre Laure avec moi, de la déposer chez mes parents qui habitent à deux rues de chez moi et d'aller tout raconter à la police.

Sur le parking du commissariat, je vois une ombre masculine...

Jeanne Benoit et Honoré Chotard

La Faucheuse

Il y a un an, j'avais redoublé ma PACES (Première Année Commune aux Etudes de Santé). Vers le milieu de l'année universitaire, j'étais épuisé par le rythme intense de mes études. Le matin, dès huit heures, j'allais à la bibliothèque universitaire et j'y travaillais jusqu'à vingt-deux heures. Le midi je prenais à peine une heure de pause pour manger les repas que je me préparais la veille au soir. Mon rêve, en faisant ces études, était de devenir kinésithérapeute.

À la fin d'une de ces dures journées, la soirée commença comme d'habitude. Je croisai mes parents toujours très attentifs et leur fis un compte rendu de ce que j'avais appris et de ce que j'étudierais le lendemain. Je préparai ensuite mon repas et allai me coucher. Cette nuit-là je fis un rêve étrange. J'étais à la bibliothèque universitaire, en soirée. Tous mes amis et toute ma famille étaient présents et ils me souriaient. Soudain mon téléphone apparut. Surpris par cette scène insolite je me demandai pourquoi et comment il se trouvait là avec, affichée sur son écran, la liste de tous mes proches présents dans la BU. La scène s'assombrit. J'étais troublé et angoissé. Subitement je vis surgir un être encapuchonné, habillé tout en noir. Je ne distinguai pas son visage. Il était très grand. Il portait une faux plus grande que lui avec une lame en demi-lune immense. La peur me saisit. Je tremblais comme une feuille, terrorisé, et devant mes yeux effrayés je vis tous mes amis et ma famille disparaître les uns après les autres de la BU, ainsi que les contacts enregistrés dans mon téléphone. J'étais éberlué et horrifié par ce qui venait de se passer. Cet homme se tourna vers moi, je hurlai d'épouvante et me réveillai dans mon lit trempé de sueur...

Mon premier réflexe fut de prendre mon téléphone pour vérifier mes contacts. Le rêve avait l'air si réel ! Quand je le pris sur ma table de chevet, j'y découvris un petit mot où l'on pouvait lire : « LA FAUCHEUSE », qui me

rappela aussitôt l'homme de mon rêve. De plus, l'un des contacts répertoriés dans mon portable manquait.

J'expliquai cette coïncidence par une inadvertance de ma part, car la veille au soir j'étais fatigué et j'avais bien pu enlever ce contact sans le faire exprès. Quand j'arrivai à la BU je me rendis compte que l'ami dont j'avais par inadvertance effacé les coordonnées de mon téléphone n'était pas là. J'allai me renseigner auprès d'amis communs. Ils n'en savaient pas plus que moi et nous conclûmes qu'il était malade.

La journée se passa normalement, malgré mon inquiétude grandissante puisque la coïncidence de son absence avec mon rêve était très troublante.

Sur le chemin du retour à la maison, je sentis un frisson me parcourir tout le corps. Mon inquiétude se mua en angoisse. Je me rendis compte qu'il n'y avait plus personne dans les rues. Je n'entendais plus le chant des oiseaux. Je ne sentais plus la caresse du vent qui soufflait un instant plutôt. L'atmosphère devint lourde et étouffante. Je pressai le pas quand soudain, tous les lampadaires s'éteignirent d'un coup. Je me mis alors à courir aussi vite que je le pouvais, affolé. Mais je m'arrêtai net, épouvanté, terrorisé. À l'angle de ma rue venait d'apparaître la créature de mon rêve. Son nom me revint en mémoire, la Faucheuse. C'était bien ça. La Mort s'avança lentement vers moi. Tout mon être me criait de m'enfuir, mais j'étais paralysé par la peur. Elle leva sa faux. Ce moment sembla durer une éternité. Et quand elle abattit sur moi son arme mortelle en demi-lune, un éclair de lucidité me frappa et j'essayai d'esquiver son coup. Malheureusement, j'étais trop lent. J'avais réagi trop tard ! La faux m'atteignit et un sillage sanglant apparut sur mon torse, qui partait de la hanche et se terminait à l'aisselle. La souffrance me submergea. Je hurlai de douleur et tombai à genou. Un voile rouge s'étendit devant mes yeux et je sombrai dans l'inconscience.

Je me réveillai dans mon lit, encore une fois trempé de sueur. Je soulevai mon tee-shirt et remarquai la cicatrice. Je regardais précipitamment mon téléphone et je découvris qu'il n'y avait plus aucun contact.

De plus, je me rendis compte qu'il était dix heures du matin, et que deux mois s'étaient écoulés depuis cet événement surnaturel. J'appelai mes parents, mais personne ne me répondit. Je fouillai la maison. Elle était déserte. Pensant que mes parents et mon frère et ma sœur étaient partis travailler, je me préparai pour aller à la BU.

Cependant, sur le chemin de la BU, je me rendis à l'évidence. Toute la ville était déserte. Il n'y avait plus personnes.

La panique me prit. J'avais peur que ma famille soit partie de la ville sans moi et qu'ils m'aient oublié. Je rentrai alors chez moi et allumai la télévision pour essayer de trouver des réponses à mes questions. Je tombai alors sur un reportage qui racontait que depuis deux mois des familles entières mouraient et disparaissaient mystérieusement et sans raison, les unes après les autres. Les pulsations de mon cœur s'accéléchèrent. J'appris que les trois quarts de la population nantaise avait disparu de la même manière, et que les autres avaient déserté la ville qui avait été mise sous quarantaine par le président de la République. J'étais donc seul dans cette grande ville.

Plus tard, en début de soirée, un flash info fut diffusé. J'appris que sur la place Graslin un drone avait filmé un énorme tas de corps décapités, avec les têtes empilés d'un côté et les corps de l'autre. Ce même drone, en prenant de la hauteur avait pu filmer ces mots écrits en lettres énormes tout autour de la place, encerclant les victimes : « LA FAUCHEUSE ».

A ce moment-là l'horreur me saisit. Je décidai donc de fuir le soir même, après avoir rassemblé assez de vivres et de couvertures pour partir le plus loin possible de cette ville maudite.

Lorsque je fus prêt, j'ouvris la porte et me retrouvai nez à nez avec la Mort, qui abattit sa faux sur moi. Tout devint noir.

Katie Kanieta Milongo et Manon Granger

L'enfant maudit

« Quand j'avais huit ans, dit Etienne, j'ai été abandonné, pendant la nuit, par mes parents dans une étrange maison. Au réveil, je vis que j'étais seul dans une maison inconnue. Elle était abandonnée. C'était une maison très grande et il y faisait sombre. Je n'arrêtais pas de pleurer, effrayé, épuisé. Je réussis par miracle à me rendormir par terre. Mais tout à coup je me fis réveiller par un grand bruit : quelqu'un ou quelque chose avait frappé à la porte. Je pris mon courage à deux mains et ouvrai la porte. Il n'y avait personne et rien autour n'était tombé.

Quand je fis demi-tour, les bougies de la maison s'allumèrent et j'entendis des chuchotements. J'essayai de me raisonner et de me dire que ce n'était que mon imagination qui me jouait des tours. Mais quelque chose me disait que c'était bien réel. Je n'eus pas le temps de réfléchir plus longtemps, car tout à coup une forte lumière blanche m'aveugla. Sur le moment, je ne pouvais pas voir grande chose, mais je savais qu'il fallait que je m'échappe rapidement, que je me cache. Depuis ma cachette je pus voir un peu mieux à quoi ressemblait la personne qui m'avait ébloui et qui essayait de me tuer. C'était un homme habillé tout en noir, il était grand et mince et il me rappelait beaucoup quelqu'un. Pendant quelques minutes je réfléchis à un moyen de m'échapper, mais ce faisant j'avais perdu de vue l'homme.

Tout à coup, quelque chose de dur me frappa violemment la tête et je m'évanouis au sol. À mon réveil je vis que j'étais allongé dans un lit confortable. J'essayai de me lever, mais ma tête me faisait trop mal. J'essayai de nouveau, mais je tombai par terre. Puis j'entendis quelqu'un monter des escaliers et ouvrir la porte. C'était une vieille dame souriante, elle entra dans la pièce et s'assit à côté de moi. Je lui demandai où j'étais. Elle me dit de ne pas m'inquiéter, qu'elle était ma grand-mère et que j'étais en sécurité avec

elle. Je ne pouvais pas le croire : cette dame était ma mamie ! Au fil des jours, je commençais à vraiment apprécier ma grand-mère, donc un jour je lui racontai ce qui c'était passé dans cette étrange maison. Je lui dis que quelqu'un avait voulu me tuer, elle me regarda et me répondit : « Je sais ».

Confus, je demandai :

« – Comment le sais-tu ?

– Je te connais depuis plus longtemps que tu ne le penses. Et je sais qui a essayé de te tuer. »

– Qui, donc? »

Elle soupira et me dit que c'était mon père qui avait essayé de me tuer.

« – MON PERE ! Pourquoi ???

– Tu es un enfant spécial, car nos ancêtres pratiquaient la magie noire, jusqu'au jour où il y eut une guerre entre familles et l'un de nos ennemis a lancé une malédiction sur ta mère. Maintenant tu as un pouvoir, donc ton père a eu peur et a essayé de te tuer. »

J'essayais de me concentrer sur ce que ma grand-mère venait de me dire mais j'entendais une voix qui disait au loin : « Etienne ! Etienne ! Réveille-toi, tu vas être en retard. »

Kenza Nidal-Mahamud et Simon Javel

Le manoir hanté

Lors d'une randonnée en haute montagne je décidai de passer en col qui n'avait jusque-là jamais été passé. Cependant, arrivé à mi-chemin, la route commença à devenir de plus en plus sombre. La pluie et le brouillard arrivaient, quand tout à coup je vis quelque chose au loin, quelque chose qui brillait. Je pensai que c'était un signe et que je devais le suivre. C'est ce que je fis, et je recommençai ma marche vers la lueur. La pluie était de plus en plus forte, le brouillard de plus en plus dense. Arrivé à la lumière, je vis un manoir. Au départ tout semblait normal, jusqu'au moment où je me sentis observé. Je levai la tête et j'aperçus une ombre derrière la fenêtre d'où provenait la lumière. J'étais apeuré, je n'avais plus aucun réflexe. Mon corps me lâchait et je tombai. Je me suis relevé très rapidement, je pris mon courage à deux mains et j'ouvris la porte du manoir. J'essayai de sortir, mais rien. J'étais bloqué à l'intérieur, seul.

Enfin non, j'étais avec cette chose dont j'ignorais même l'apparence, si c'était un animal ou un humain. Je décidai donc, après avoir passé quelques heures dans le manoir, de commencer mes recherches. La première chose qui attira mon attention était l'escalier qui menait à l'étage supérieur. Je commençai par le rez-de-chaussée, puis je découvris une grande cuisine, ainsi que quelques chambres et le salon.

La seconde chose qui m'intrigua ce fut le nombre élevé de tableaux, qui me mettait mal à l'aise.

Cependant quand j'arrivais au deuxième étage, j'étendis des bruits de pas. Je m'arrêtai.

Je venais d'apercevoir une ombre dans le couloir. Je sentis mon pouls monter tout à coup, l'angoisse me saisit car je sentis une

présence dans mon dos, quand je me tournais et je m'évanouis. Le lendemain, la porte était ouverte. Je pris mon sac et partis.

Bien des années plus tard j'y retournais. Le manoir n'était plus là. Il n'y avait plus rien du tout.

Océane Lozac'h et Victoire Mazevet

La crainte du manoir

Je suis né en 1946, un an après la Seconde Guerre mondiale. A cette époque, j'avais onze ans et j'étais en sixième. Lors d'une sortie scolaire avec le professeur d'histoire, nous allâmes visiter des anciennes habitations en ruine, laissées à l'abandon à cause de la guerre. Nous partîmes à 15 heures, le vendredi 13 janvier 1957. Après avoir visité plusieurs maisons, nous nous trouvâmes face à un très grand manoir en ruine. Je rentraï à l'intérieur, accompagné de mon professeur ainsi que de mes camarades de classe. Intrigués par une pièce sombre du manoir, Maurice, Jean-Claude et moi quittâmes le groupe pour la visiter. À l'instant où nous rentrâmes dans cette pièce, les portes se refermèrent. Nous étions enfermés! Nous criâmes, mais personne ne nous entendait. Il fallait se faire à l'idée que l'on nous avait oubliés...Notre classe partit vers 18h ; peu après, la nuit se mit à tomber .

Enfermés, nous commençâmes à avoir faim et froid, et la peur nous rongeaït de l'intérieur. Nous entendîmes des bruits venir de l'extérieur de la pièce, ils se rapprochaient de plus en plus. Je me blottis contre mes amis. Soudain un objet lévita, et nous nous cachâmes sous une table qui, tout à coup, se mit également à léviter. Un fantôme apparut et nous rassura. En expliquant qu'elle était la femme qui avait vécu dans ce manoir. Depuis sa mort, elle hantait le manoir. Elle nous laissa sortir de la pièce, en laissant le manoir fermé et nous donna de quoi se réchauffer, ainsi qu'un lit pour dormir. Avant d'aller dormir, elle nous dit qu'elle nous laisserait partir le lendemain. Nous nous couchâmes.

Pendant la nuit, Maurice se réveilla. Il ne voulait pas rester; il ne se sentait pas en sécurité, et voulut s'enfuir. Il crocheta la serrure de la porte d'entrée. Le fantôme se réveilla, et, sous le coup de la colère, lui cria dessus. Elle lui dit d'aller se recoucher. Mais le manoir était tellement grand, qu'il eut du mal à retrouver son chemin; mais il tomba sur un autre fantôme, le mari, qui le raccompagna à sa chambre. Le lendemain, les fantômes ne retrouvèrent pas

la clé pour ouvrir la porte d'entrée. Nous pensâmes donc que nous allions vieillir et mourir là-bas. Mais le mari se rappela d'un passage secret, une trappe dans le cachot. Nous nous dîmes adieu et les quittâmes. Nous passâmes par la trappe qui nous conduisit à l'extérieur. Une fois sortis, nous nous demandâmes si ces fantômes étaient bien réels...

Lucas Tchabo et Sara Rodriguez-Casanueva

Le château maléfique

Dans les environs de Londres, 12h45

Oh mon dieu, quel voyage ! Enfin je suis arrivé ! J'ai traversé pratiquement tout le pays pour arriver à Londres ! En effet je viens de Newcastle. J'ai fait tout ce voyage pour venir vivre dans le château de mon arrière grand-père. Cela devenait urgent d'y habiter car ma sœur avait décidé de retourner à Paris. Elle s'était lassée de l'Angleterre et voulait retourner dans notre pays natal. Je suis français, j'ai passé une partie de mon enfance dans un village non loin de Paris. Mon père était un français, et ma mère une Anglaise. Quelques années avant la guerre, mon père a décidé de quitter la France pour l'Angleterre, pays où apparemment le peuple était libre. Nous sommes donc partis, mes parents, mes 5 frères et sœurs, et moi bien sûr.

Peu de temps après, mon grand père mourut, laissant derrière lui un vieux château qui n'était habité que par lui. Ma sœur, qui s'était entre temps mariée, vint y habiter en compagnie de son mari pendant quelques années. Puis elle décida brusquement de rentrer en France. J'aurais pu suivre ma sœur, retourner en France, mais non. J'aime ce pays, j'aime l'Angleterre, j'aime les Anglais ! J'ai passé une grande partie de ma vie ici, et j'y mourrai.

Des domestiques m'ont retiré de mes pensées, en insistant pour prendre mes bagages. Je n'ai pas l'habitude qu'on fasse tout cela pour moi ! Ils étaient déterminés, je les ai laissés faire à contre cœur. Le paysage était magnifique, les oiseaux chantaient... quel beau décor ! Le château était immense ! Bien trop immense pour moi ! Derrière lui, se trouvait un grand jardin avec une petite rivière, des arbres bien taillés, quelle merveille ! Je suis bien heureux d'avoir fait ce long voyage ! Qu'elle demeure ! Un vrai paradis ! A ma droite, Londres, cette ville merveilleuse remplie de mystères, et à ma gauche un petit village.

« Monsieur monsieur ! Auriez vous l'obligeance de venir manger votre déjeuner ? Vous devez être affamé avec tout ce que vous avez subi aujourd'hui ! »

Encore un autre ! Mais combien ai-je de domestiques ? Avec tout ce que vous avez subi aujourd'hui, avait-il dit ? Mais je n'ai fait qu'un simple voyage, rien de plus ! Je ne comprends pas vraiment, mais bon je ne veux pas le contrarier, allons donc manger.

Oh mon dieu ! Quel merveilleux château ! Qu'il est grand ! Qu'il est magnifique ! Et dire que ce bijou est à moi ! Rien qu'à moi ! Il est gigantesque ! Les couloirs sont immenses, tous décorés du même tableau : mon grand père, en uniforme, avec un individu à côté de lui, un homme qui devait avoir le même âge que mon grand père, tout aussi élégant. Ce détail me contraria : pourquoi il y avait toujours le même tableau dans presque tous les couloirs, en plusieurs exemplaires ? Mon grand père devait beaucoup aimer cet homme. Oui, ça devait être sûrement ça. Je suis arrivé avec l'un des domestiques dans une grande salle, sur la table se trouvait un grand festin ! C'était impossible que tout cela soit pour moi !

« – Nous recevons des gens pour le déjeuner ?

– Bien sûr que non monsieur, tout cela est pour vous !

– Mais... c'est bien trop pour moi !

– Mangez ce que vous voulez monsieur.

– Et vous ?

– Les autres et moi mangerons ce qu'il reste, voilà tout.

– Hors de question ! Mangez avec moi, voyons !

– Mais... c'est que cela est impossible, Monsieur !

– Pourquoi donc ? Ne m'appellez pas Monsieur, appelez moi Jean.

– C'est tout simplement impossible Monsieur, bon appétit. »

Que c'était étrange ! Il semblait vexé. Je n'y ai pensé guère et je me suis régalé.

Un peu plus tard dans la journée, pendant que je faisais une promenade dans mon grand jardin, j'ai aperçu une de mes domestiques. Toute l'après-midi j'ai pensé à ces tableaux en plusieurs exemplaires dans les couloirs du château. Je l'ai interpellée et lui ai demandé une explication. Elle m'a expliqué alors que cet homme à côté de mon grand père était un de ses très bon amis, ils avaient grandi ensemble. Ils étaient toujours ensemble jusqu'au jour où mon grand père rentra – c'était un jour d'hiver, il faisait froid – et depuis ce jour, on ne vit plus jamais cet homme. Tout le monde

disait qu'il était parti faire fortune en France. Mon grand père avait tellement souffert de son départ qu'il décida d'accrocher tous ces tableaux dans une partie du château. J'ai remercié la domestique et je suis parti faire ma toilette : c'était bientôt l'heure de diner et par conséquent d'aller dormir. Une bonne nuit de sommeil me fera le plus grand bien.

Le lendemain 8h30

Quelle nuit ! Je n'ai jamais aussi mal dormis dans toute ma vie, je ne sais qui par je ne sais quel moyen faisait un énorme boucan dans tout le château, je croyais que cela venait de dehors, mais il y avait beaucoup de brume, donc je n'ai rien vu. Quelle nuit ! Si cela ne suffisait pas, le peu que j'ai réussi à dormir j'ai fait un cauchemar, un horrible cauchemar, moi qui d'habitude en fais très rarement. Je n'aime pas faire des cauchemars, je crois que c'est mon point faible. Cela doit être à cause de mon déménagement. Revenons à nos moutons. J'ai remarqué, en faisant une petite visite du château, une bibliothèque. Moi qui adore lire... cela devrait me changer les idées. La pièce est remplie de poussière, personne n'a dû y aller depuis plusieurs années. J'ai décidé d'ouvrir un livre et c'est là que j'ai vu le fameux ami de mon grand père. Sur le moment j'étais étonné de tomber, dans un livre que j'avais pris complètement au hasard et que j'ai ouvert à une page complètement au hasard, sur cet « ami ». Il s'agissait d'un un article qui relatait que sa disparition avait été mystérieuse, et qu'on n'avait jamais retrouvé son corps... Je commençais à avoir des coups de froid sur ma nuque ainsi que des frissons. J'ai commencé à trembler aussi, mais bizarrement je ne ressentais pas véritablement de peur... C'est comme si mon corps était complètement « possédé ». J'ai décidé donc de partir. Et c'est la qu'en me retournant j'ai vu tous les domestiques du château parfaitement alignés et, en face d'eux, l'ami de mon grand père et, juste à côté de lui...mon grand père !!!!

Je suis resté immobile... J'étais stupéfait... Tout mon corps était en train de trembler... Mes mains, mes genoux... J'ai senti mon pouls s'accélérer... Mais bizarrement, il s'accélérait tellement que je me sentais tomber... Puis j'ai senti mes paupières se fermer, pour ensuite tomber dans un sommeil profond...

À mon réveil, tout était si étrange... Déjà, je ne me suis pas réveillé dans la bibliothèque de mon château, mais dans une toute petite pièce, d'un blanc presque aveuglant, où le seul objet était un matelas à une place par terre... Mais le plus étrange, dans tout cela, c'est qu'il y avait des barreaux sur les fenêtres mais aussi sur ma porte !

J'entends des pas, quelqu'un arrive...

«– Bonjour Jean, c'est l'heure des médicaments...

– Qui êtes vous d'abord ? Et comment ça, l'heure de mes médi...

– Oh non, ça ne va pas recommencer !

– Comment ça reco...

– Vous avez fais la même scène hier encore, en prétendant être venu d'un château ou je ne sais quoi ; avec votre grand-père et son ami...

– Mais c'est exactement ça monsieur ! Comment pouvez-vous être au courant de toute cette histoire ? Oh non, vous êtes un des domestiques et...

– Arrêtez.

– ...

– Monsieur, j'en ai marre de vous entendre dire que je suis un domestique ou que vous venez d'un château ou je ne sais quoi. Vous êtes dans cet hôpital psychiatrique pour des raisons bien précises; c'est à dire que vous êtes schizophrène ! Donc prenez vos médicaments s'il vous plaît.

– QUOI?! Je suis dans un hôpital psychiatrique... Mais c'est impossible, je ne suis pas un schizophrène qui s'invente une vie... C'est... C'est n'importe quoi, sortez moi de là ou j'appelle la police !

– Vous savez quoi, Jean, je repasse dans une heure, d'accord ?

– Non attendez ne partez pas ! Attendez...ATTENDEZ VOUS M'ENTENDEZ, JE NE SUIS PAS FOU... JE NE SUIS PAS FOU!!!!